

Agamben (1997), dans le célèbre essai où il différencie la *zoe* de la *bios*, Dias répond qu'il est nécessaire pour y répondre de prendre en compte le point de vue à partir duquel on propose cette conceptualisation. Est-ce du point de vue de l'institution ou des habitants ? Pour les institutions humanitaires, oui, il s'agit d'une « vie nue », car les résidents de la favela ou du camp sont réduits à leurs besoins physiques. Néanmoins, pour les artistes et les intellectuels qui y habitent, le développement de liens qui relèvent de la vie sociale font que leur quotidien est aussi *bios* (« vie politique »). Avec justesse et sans simplification, l'auteure introduit dans l'analyse de ces espaces confinés une relativité utile sans pour autant tomber dans le relativisme. Car comme elle le dit elle-même dans la conclusion de son ouvrage, le camp et la favela constituent des « lieux de chez soi » (p. 380), au sens plein de ce terme.

« L'action » est le fil conducteur de la troisième partie de ce livre. C'est par le biais de la reconstitution biographique de quatre interlocuteurs – deux réfugiés palestiniens et deux résidents de la favela – qu'une microsociologie de l'action est présentée avec rigueur. Le parcours de ces quatre intellectuels, Burhân, Nizâr, Deley et Wesley, tout à la fois artistes, poètes, militants engagés et promoteurs d'activités culturelles, donne de l'épaisseur à l'articulation des niveaux « micro » et « macro » du quotidien dans les deux endroits. Les questions de la quête d'identité, de la violence sociale et policière, du militantisme, de la stigmatisation que ces populations subissent au sein des deux sociétés où ils évoluent sont transversales à leurs parcours, et leur analyse approfondi notre compréhension de la vie tant dans le camp de réfugiés que dans la favela. Le militantisme de ces quatre personnages montre bien, par exemple, les différentes formes que peut prendre l'agentivité, les différentes manières par lesquelles les sujets résistent à leur stigmatisation jusqu'à acquérir un statut social différent de celui qui leur avait été préalablement assigné par l'environnement dominant. Ces marges de manœuvre dans l'action des individus se renforcent par des liens de solidarité qui se mettent progressivement en place.

Tant la violence dans les favelas de Rio que les enjeux de sécurité dans les camps de réfugiés palestiniens au Liban font irruption dans la vie quotidienne de ces espaces. L'État se fait présent justement par le biais de l'application du principe de la violence légitime et par l'exercice du monopole de la violence. D'une part, la présence de l'État dans un but répressif et d'autre part, son absence en ce qui concerne les moyens nécessaires pour l'exercice de la citoyenneté, relève d'une dialectique qui constitue peut-être la contribution la plus importante de ce travail au champ de l'anthropologie politique.

## Référence

Agamben, Giorgio  
1997 *Homo Sacer 1. Le pouvoir souverain et la vie nue*.  
Paris: Seuil.

Beaupré, Sylvain, *Des risques, des mines et des hommes*, Québec : Presses de l'Université du Québec, 2012, 134 pages.

Recenseur : Rafael Simoes Lasevitz  
Université de Montréal

Quelle est la perception du risque chez les mineurs de fond et comment celle-ci est-elle devenue une condition objective du travail dans les mines? Ce sont des questions auxquelles tente de répondre l'ouvrage de Sylvain Beaupré, anthropologue spécialiste du travail et de l'objectivation de la pratique. Pour ce faire, il explore l'historique de la région, c'est-à-dire l'Abitibi-Témiscamingue, depuis sa colonisation initiale survenue à la fin du XIXe siècle jusqu'à la première moitié du XXe siècle, au moment où le boom de l'exploitation minière s'y est produit. Natif de la région et issu lui-même d'une famille de mineurs, Beaupré parvient à donner voix à ses interlocuteurs de manière agile et intimiste, tâche qui a certainement été facilitée par sa maîtrise du lexique propre aux mineurs locaux. L'étude s'appuie sur l'importante littérature qui existe sur les enjeux de l'exploitation minière, du travail du mineur de fond et de ses risques, ainsi que de nombreuses entrevues et observations de terrain auprès de différentes générations de mineurs québécois et d'ailleurs. De manière convaincante, l'auteur démontre non seulement l'existence d'une culture minière fortement homogénéisée à un niveau global, mais surtout, l'existence d'une mécompréhension de la subjectivité des mineurs dans le contexte de la gestion du risque au travail.

Si l'on veut saisir les rapports qui existent entre l'organisation du travail et la culture minière en général, il est nécessaire, avant toute chose, de comprendre comment le travail s'organise dans le secteur minier. Beaupré décrit l'isolement physique des mineurs par rapport à leurs supérieurs, les travailleurs se retrouvant seuls au sous-sol d'une mine. Ils en viennent alors à se sentir complètement autonomes, c'est-à-dire, responsables de leurs actes, de leurs décisions et des risques encourus. L'appréhension subjective du risque serait par ailleurs directement influencée par l'octroi de primes de rendement et par la pression imposée par les supérieurs sur les mineurs de répondre à des quotas de productivité – soit deux facteurs clés de la manière dont les mineurs décident de gérer une situation risquée. Un autre aspect abordé par l'auteur, à propos de l'organisation du travail en mines de fond, est le recours à la sous-traitance, où des mineurs de « seconde classe » sont alors embauchés dans le but d'effectuer des tâches plus dangereuses à l'intérieur des mines. Le fait pour ces mineurs de recevoir des primes de rendement plus importantes, alors qu'ils perçoivent des salaires moindres que leurs collègues de « première classe », serait le principal facteur de dissension entre ces deux groupes, rompant ainsi le lien de complicité pourtant essentiel à l'amélioration des conditions de sécurité au travail. La perception du risque chez les mineurs de fond serait dès lors circonstancielle et instable, et relèverait des rappels et des oublis, conscients ou non, pour se redéfinir à chaque moment. En effet, Beaupré y voit toutes les dynamiques d'un jeu, avec des règles auxquelles le mineur de fond doit se conformer pour rendre son travail possible. Autrement dit, face à une prise de conscience croissante des nombreux risques auxquels il devra se confronter tout au long de sa carrière professionnelle, c'est l'adhésion à l'*illusio* du travail minier, c'est-à-dire, la croyance en l'intérêt du jeu et des valeurs liées au champ où il s'active (Bourdieu 1997), qui rendra son travail quotidien viable, voire durable. La perception du risque chez les mineurs de fond dépendrait donc de l'inégalité des conditions de travail ainsi que des avertissements donnés aux « distraits » parmi les travailleurs miniers, avertissements qui chaque fois sont gérés par eux de manière arbitraire.

Dans la dernière partie de son ouvrage, Beaupré a recouru à diverses méthodologies pour analyser les récits collectés lors de son travail de terrain, et proposé un modèle idéal de rapport au risque chez les mineurs interrogés. À partir des nombreux récits recueillis majoritairement en Abitibi-Témiscamingue, mais aussi au Chili, en Belgique et au Royaume-Uni, l'auteur découvre une culture minière remarquablement homogène, dans laquelle l'exposition des ouvriers miniers à des situations de travail dangereuses signifie inévitablement la perte graduelle de leur conscience des risques que leur travail comporte. Il est toutefois surprenant de constater que, malgré l'existence de données statistiques concernant les risques associés à leur métier, les travailleurs miniers tendent à en réfuter le caractère dangereux et vont même jusqu'à élaborer des stratégies empreintes de réalisme professionnel pour alimenter leur propre déni. Déni et conscience semblent donc cohabiter harmonieusement dans l'opinion collective, grâce entre autres aux salaires très élevés offerts par les industries minières locales, révélant d'un côté une sorte de résignation généralisée et de l'autre, un rejet de toutes éventualités fatales, paradoxe de l'illusion du plein contrôle sur ce qui est incontrôlable. Néanmoins, pour l'auteur, la structuration de la culture minière serait instaurée par la présence d'agents disposant d'un grand capital symbolique. Ainsi, plusieurs contremaîtres jettent la responsabilité des catastrophes de chantier et des accidents de travail sur les mineurs eux-mêmes, qui font souvent l'objet de représailles à la suite de tels événements. Sur ce point, Beaupré rappelle non seulement que le mineur est la principale cause d'accidents, mais qu'il demeure aussi le responsable de toutes les conditions de réussite de l'organisation et cela, sans pour autant que l'influence des contremaîtres soit négligeable. Finalement, Beaupré cite le travail de Crozier (1994), Hassid (2008) et Cleary et Malleret (2006) pour faire ressortir l'éloignement qui existe entre les dirigeants des entreprises minières et la culture ouvrière. Pour l'auteur, la gestion des risques demeure avant tout une histoire de communication, mais aussi, une histoire d'organisation, la communication passant inévitablement par l'organisation hiérarchique du milieu de travail, la rendant plus ou moins limpide ou opaque selon le cas. En ce sens, la cohabitation contradictoire dans la gestion des mines entre l'implantation de plusieurs mesures visant la sécurité au travail, et la concession de primes de rendement n'est que symptomatique des lacunes structurelles qui subsistent encore dans ces dynamiques communicationnelles propres au secteur minier.

En somme, l'œuvre de Beaupré s'avère être un travail aussi minutieux que didactique pour la compréhension des liens qui existent entre les aspects objectifs de l'organisation du travail et ses conséquences sur la prise de conscience du risque chez les travailleurs des mines de fond. Par son analyse, il met en lumière cette relation fondamentale entre les conditions de travail et les relations qu'entretient le travailleur avec l'entreprise qui l'embauche. Étant donné le caractère singulièrement universel de la culture minière, produit en grande partie par la mondialisation de l'industrie extractive à l'échelle planétaire, tout porte à croire que l'auteur partage ici des réflexions qui dépassent nettement le contexte régional des mines de fond de l'Abitibi-Témiscamingue.

## Références

- Bourdieu, P.  
1997 Méditations pascaliennes. Paris: Seuil.
- Cleary, S. et T. Malleret  
2006 Risques, perception, évaluation, gestion. Paris: Maxima.
- Crozier, M.  
1994 L'entreprise à l'écoute. Paris: Seuil.
- Hassid, O.  
2008 La gestion des risques. Paris: Dunod.

---

**Trudel, Flavie, dir.,** *Un Cégep dans la rue. La grève étudiante de 2012 au Cégep régional de Lanaudière à Joliette*, Québec : Presses de l'Université Laval, 2014, 127 pages.

*Recenceuse : Audrey Laurin-Lamothe*  
*Université du Québec à Montréal*

Dans la foulée de la grève étudiante de 2012 au Québec, plusieurs ouvrages sont parus. On notera en particulier celui de Poirier St-Pierre et Éthier (2013), *De l'école à la rue : les coulisses de la grève étudiante*, qui livre un récit de la grève à partir de leur expérience au sein de la CLASSE (Coalition large de l'ASSE, l'Association pour une solidarité syndicale étudiante). Les auteurs exposent les principes et les orientations majeures de l'organisation la plus critique à l'égard de ce que certains nomment « le naufrage de l'université » (Freitag 1995). Dans une autre perspective, celle de la militance radicale, qui a fait de la rue le théâtre de la lutte collective, les auteurs de *On s'en câlisse : histoire profane de la grève étudiante de 2012* (Collectif de débrayage 2013) analysent la grève et les enjeux qui l'ont sous-tendue depuis le cadre philosophique et politique qui lui a donné naissance et auquel elle a ensuite contribué. Le livre *Un Cégep dans la rue. La grève étudiante de 2012 au Cégep régional de Lanaudière à Joliette* offre un regard inusité sur la grève : alors que, dans le livre *On s'en câlisse*, les étudiants sont anonymes, non affiliés à un établissement particulier et que le récit repose sur l'expérience collective, le livre dirigé par F. Trudel met au premier plan de l'ouvrage le portrait des acteurs de la grève dans un établissement particulier, le Cégep régional de Lanaudière à Joliette.

L'avant-propos permet de recadrer le livre dans son contexte d'émergence et d'en retracer les origines. L'auteure y signale les moments marquants de la grève de cet établissement, soulignant notamment le respect du processus démocratique attendu des assemblées générales, le taux élevé de participation aux votes de grève et de reconduction (des votes à l'isoloir ou réalisés électroniquement), l'absence d'affiliation, que ce soit avec l'ASSE ou la FEUQ (Fédération étudiante collégiale du Québec), le Regroupement des étudiants de Joliette et la discrétion des étudiants en faveur de la hausse des frais de scolarité (aucun affrontement n'a eu lieu ni de demande d'injonction). Le mouvement de rejet de la Loi 12 (projet de